

Il y a quelques années, la découverte des photographies saisies « post-mortem » fut à l'origine de mon regain d'intérêt pour les vieux albums de famille que j'avais longtemps collectionnés.

Le décès de ma mère m'a de nouveau porté vers les vénérables portraits familiaux sans me faire oublier ces « post-mortem », figures imprégnées d'une existence qui n'est pas réellement la vie telle qu'on la conçoit d'ordinaire, mais dont l'irrévérencieuse étrangeté ne peut manquer de fasciner.

Cette dernière remarque concerne surtout les « post-mortem » qui s'efforcent de nous faire croire que le défunt est encore de ce monde, en s'ingéniant à lui conférer toute l'apparence du vivant.

Mais, quand on considère le cliché avec attention, il n'est pas rare qu'un détail, parfois infime, signe sans conteste l'appartenance au monde des morts.

Une dimension esthétique et poétique nimbe de nombreux clichés et particulièrement ceux qui présentent les défunts gracieusement endormis.

Avant de décréter que la photographie est celle d'un défunt, il faut toutefois se montrer prudent. Il peut en effet s'agir de gens représentés quelques jours avant le terme de leur vie terrestre ou bien de personnes qui, pour avoir gardé la pose très longtemps, trop longtemps, paraissent sortir des mains d'un taxidermiste.

Si certains trépassés présentent un caractère hardiment morbide, d'autres, très vivants d'aspect, m'amènent à douter et à m'interroger sur ce qu'est la vie et comment on peut déterminer qu'une personne est morte ou vivante.

Cette dernière réflexion m'est venue au contact de mes contemporains. Figurez-vous qu'il m'arrive parfois de conclure plaisamment que les hommes et les femmes que je côtoie sont moins vivants que ces êtres fantomatiques au regard étrange, maintenus par des trépieds ou soutenus par des membres de leurs familles.

&

À une époque qui paraît désormais fort lointaine, puisqu'elle se situe avant le confinement de mars 2020, alors que mon époux et moi-même nous promenions à Vichy, ville délicieusement mortuaire, dans le bon sens du terme, nous avisâmes une plaisante boutique, l'un de ces commerces qui ne sauraient survivre en dehors de prestigieuses villes thermales.

L'intérieur ressemblait à une pièce d'appartement ou de maison que l'on aurait transformée en magasin afin de se défaire d'objets charmants, mais devenus décidément bien encombrants, et qu'il eût été messéant de proposer sur un trop vulgaire marché aux puces.

L'attitude du commerçant ou plutôt du maître des lieux me projeta à l'époque où Berthe Bernage (1886-1972) rédigea « Le savoir-vivre et les usages du monde », constat qui ne fit que confirmer mon impression première.

J'avisai un petit album que je me mis à feuilleter distraitement quand je crus découvrir un cliché propre à satisfaire mon intérêt pour les photographies d'un genre particulier. Je pensai en effet discerner un « post-mortem » en l'image d'une presque jeune fille aux longs cheveux, étendue de côté. Je m'empressai d'acquérir ce volume, que le maître de céans me confia plus qu'il ne me vendit, pour la modique somme de trois euros.

&

Cet album me revint en mains, la semaine dernière, au détour d'un rangement. Je me souvins alors des circonstances de son acquisition et de cette fameuse photographie.

Entre-temps, j'avais lu « Le rêve dans le pavillon rouge », de Cao Xuequin, et je voulus à toute force intituler mon modeste petit livre d'une portion de phrase que j'avais découverte dans ce volume épais de quelque 3200 pages.

Pourquoi ce titre ? Tout simplement parce que la beauté du cliché évoque un au-delà porteur de sérénité, d'oubli et de félicité. La photo elle-même fait songer à une mort qui est plus un commencement qu'une fin.

D'une manière générale, je demeure persuadé que si ces personnes ne vivent plus, elles continuent d'exister, d'une façon ou d'une autre, d'une manière réelle ou abstraite, et l'existence n'est-elle pas supérieure à la vie ?

D'ailleurs, pourquoi parler au futur ? Cette photo, qui a probablement été prise dans les années 1860, est le portrait d'une enfant qui vit sans doute sous une forme que nous éprouverons tous un jour. J'espère d'ailleurs qu'elle connaîtra ce volume et qu'elle l'appréciera, si toutefois les contingences de ce monde ont encore un sens pour elle. Si, par extraordinaire, sa vie avait pris fin avec son décès, elle n'en demeurerait pas moins vivante dans l'imaginaire de ceux qui découvriront ma publication.

&

Mais parlons un peu des autres portraits !

Même si toutes les photos n'ont pas été faites à Moulins, la majorité d'entre elles émanent de cette ville et je peux, sans trop courir de risques, imaginer que cette famille était issue de la préfecture de l'Allier.

En dehors du « post-mortem » dont j'ai parlé, j'ai particulièrement apprécié six photographies. Vous noterez que le même guéridon apparaît sur plusieurs d'entre elles.

&

Le jeune garçon aux traits réguliers et au sévère costume militaire de son collège ou de son lycée, qui s'appuie contre un guéridon chargé de livres, est, à mes yeux, la photographie le mieux réussie.

Ce portrait, qui date de la toute fin des années 1850 ou des années 1860, fait curieusement songer aux gravures des romans de l'ancienne bibliothèque rose.

On peut supposer que les trois volumes superposés symbolisent l'accès à la connaissance.

La présence d'un élégant récipient semble plus problématique. Il pourrait s'agir d'une sorte d'aiguière contenant un chapelet, donc une référence à la religion jugée indispensable à la bonne marche du progrès, et garante de l'enseignement et en particulier celui des sciences. On peut aussi voir en lui une vasque garnie de bijoux, symbolisant l'abondance, corollaire inévitable du savoir que ce jeune garçon ne pourra manquer d'acquérir par ses études.

&

La dame en sobre mais luxueuse crinoline, qui doit remonter à la même période, ne manque pas non plus d'intérêt.

Son visage sans beauté particulière mais posé d'expression, sa tenue riche mais dénuée de fioritures, sa chevelure opulente mais modestement coiffée, le fauteuil sur lequel elle s'appuie